

Robert Herrick

Ah Posthumus !

traduit de l'anglais par Gérard Gacon

Dans ce poème (336^e de son recueil *Hesperides* publié en 1648), dédié à son vieil ami John Wickes (ou Weeks) — tous deux avaient été ordonnés prêtres les 24 et 25 avril 1623 —, Robert Herrick fait œuvre de classique : héritier direct d'Horace (à qui il emprunte le nom de Posthumus et qu'il adopte en introduction), il multiplie les références mythologiques et historiques latines, exalte les vertus de la simplicité rustique, contexte propice aux joies de la famille (lui, le célibataire !) et de l'amitié. Mais plus profondément *Ah Posthumus !* est œuvre personnelle et originale car c'est avant tout un acte de foi poétique : la poésie y est déclarée force supérieure de l'Amour (strophe 14, vers 112), rituel mystique et révélateur (strophe 17), gloire qui transcende le temps et l'individu (strophe 19 de conclusion). Cette tranquille assurance se vérifie puisqu'en ce 400^e anniversaire de sa naissance (1591-1991) Robert Herrick est toujours présent et nous invite à partager ses convictions de mage éternel.

G. C.

AH POSTHUMUS!

Posthumus ! nos années s'en vont
Sans laisser d'écho ; dévotion,
 Prière ou vœux
N'écartent une ride ou deux :
 Il nous faut bien
Poursuivre, happés par le Destin ;
Nul, Posthumus, nul ne décline
Le dur arrêt de Proserpine.

Douce épouse et terre et logis,
Il te faut tout quitter, suivi
 Du seul cyprès,
Funeste escorte s'il en est.
 L'esprit joyeux
De ce qu'il laisse est dédaigneux :
Vivons, Wickes, puisqu'il est temps,
Nos vacances sont maintenant.

Nos meilleurs moments sont passés
Pour ne plus jamais retourner ;
 Lunes et mers
Décroissent : c'est pour se refaire.
 L'homme aboli,
Lys flétri, ne peut jamais, lui,
Non, jamais, ravoir de bourgeons
Ni revivre un printemps second.

Il faut aller en la contrée
Qu'Ancus et Tullus ont semée
 Et qu'on vénère :
Loi de l'inferral Jupiter !
 Et nous voici
Bien tôt chanson, bien tôt oublié.
Et si pour nous la vie est brève
Il faut que nos jeux lui soient sève.

HIS AGE, DEDICATED TO HIS PECULIAR FRIEND,
MASTER JOHN WICKES,
UNDER THE NAME OF POSTHUMUS

Ah Posthumus! Our yeares hence flye,
And leave no sound; nor piety,
 Or prayers, or vow
Can keepe the wrinkle from the brow :
 But we must on,
As Fate do's lead or draw us; none,
None, Posthumus, co'd ere decline
The doome of cruell Proserpine.

The pleasing wife, the house, the ground
Must all be left, no one plant found
 To follow thee,
Save only the Curst-Cipresse tree :
 A merry mind
Looks forward, scornes what's left behind :
Let's live, my Wickes, then, while we may,
And here enjoy our Holiday.

W've seen the past-best Times, and these
Will nere return, we see the Seas,
 And Moons to wain;
But they fill up their Ebbs again :
 But vanisht man,
Like to a Lilly-lost, nere can,
Nere can repullulate, or bring
His dayes to see a second Spring.

But on we must, and thither tend,
Where Anchus and rich Tullus blend
 Their sacred seed :
Thus has Infernall Jove decreed ;
 We must be made,
Ere long, a song, ere long, a shade.
Why then, since life to us is short,
Lets make it full up, by our sport.

Tressons pour nos têtes des roses,
Qu'un baume de Tyr nous arrose,
 Car nous deux morts,
Le monde s'enterre avec nos corps.
 Comme l'air donc
Vivons libres et puis soyons
Notre propre brise, et chaque heure,
Marquons-la au coin du bonheur.

Nous, indigents ? Non, même si
Toits somptueux et bonnes Baïes
 Pour nous ne sont,
Si moins nombreux sont nos moutons,
 Si aucun veau
N'attend l'abattoir, nul barbeau
Ne joue de nos mains, si non plus
Ne nous va le plat de Vadius.

Si l'on se retrouve et confère
Près d'une luisante salière,
 Dessous un toit
Sans vouête mais sourd au noroît,
 Et un plafond
Où le suif n'a pas fait ses ronds,
Hilare, on dînera de fève :
La terre sera nôtre en rêve.

Même ballottés, nous voilà
Sereins : nous ne nous perdrons pas.
 Que les vents happent
Notre esquif : il maintient le cap
 En haute mer.
C'est la constance, aussi, qui gère
Notre cours ; la barque est errante
Mais de notre vie est garante.

Il faut nous séparer (que Dieu
En tout lieu nous garde tous deux),
 Mais se peut-il
Qu'en partant l'on soit moins uni
 Que maintenant ?
Jamais ce seul cœur, ce serment
Qui nous ont soudés ne pourront
Se déliant nous dissocier ; non !

Crown we our Heads with Roses then,
And'noint with Tirian Balme ; for when
 We two are dead,
The world with us is buried.
 Then live we free,
As is the Air, and let us be
Our own fair wind, and mark each one
Day with the white and Luckie stone.

We are not poore ; although we have
No roofs of Cedar, nor our brave
 Baiae, nor keep
Account of such a flock of sheep ;
 Nor Bullocks fed
To lard the shambles : Barbels bred
To kisse our hands, nor do we wish
For Pollio's Lampries in our dish.

If we can meet, and so conferre,
Both by a shining Salt-seller ;
 And have our Roofe,
Although not archt, yet weather prooffe,
 And seeling free,
From that cheape Candle baudery :
We'le eate our Beane with that full mirth,
As we were Lords of all the earth.

Well then, on what Seas we are tost,
Our comfort is, we can't be lost.
 Let the winds drive
Our Barke ; yet she will keepe alive
 Amidst the deepes ;
'Tis constancy (my Wickes) which keeps
The Pinnacle up ; which though she erres
I'th'Seas, she saves her passengers.

Say, we must part (sweet mercy blesse
Us both i'th'Sea, Camp, Wildernesse)
 Can we so farre
Stray, to become lesse circular,
 Then we are now ?
No, no, that selfe same heart, that vow,
Which made us one, shall ne'r undoe ;
Or ravell so, to make us two.

Vis en paix ; quand sur l'étagère
Du temps j'aurai pour ma part l'air
 Talé, cheveux
De givre couverts, tout neigeux,
 Qu'enchifrené,
Catarrheux, je me réduirai
A un presque rien, lors des âges
Enfuis j'appellerai l'image

Pour comparer cette heure ultime,
Infirmes, aux autres que nous vîmes ;
 Puis de ma larme
Baucis d'un baiser rompra le charme.
 Assis au coin
Du feu dirons frimas qui point,
Neige ou pluie, selon les douleurs :
L'âge est un almanach sans leurre

Et, tel une oreille qu'un chat
Nettoie, dit le temps qu'il fera.
 Pour atténuer
De mes os vieillies les lancées
 Mon fils je mande :
Je veux qu'un de mes chants il rende
Où je chante de ma Julie
La gorge, et dont elle rougit.

Puis il me lira le lys pâle
Que j'enfermai dans le cristal,
 Et la primevère,
Puis quelques lignes plus altières
 Pour qu'en moi monte
Enfin une chaleur qui dompte
Ce feu sournois qui s'insinue,
Consumant tout vieillard chenu.

Voilà que d'un regard la belle
Hélène d'amour m'ensorcelle :
 Et je soulève
Ces bras longtemps privés de sève,
 Puis à sa voix
Claironne et m'ébroue, en émoi
Neuf de concupiscence, et crie :
Nul désir ne vaut poésie !

Live in thy peace ; as for my selfe,
When I am bruised on the Shelve
Of Time, and show
My locks behung with frost and snow :
When with the reume,
The cough, the ptisick, I consume
Unto an almost nothing ; then,
The Ages fled, Ile call agen :

And with a teare compare these last
Lame, and bad times, with those are past,
While Baucis by,
My old leane wife, shall kisse it dry :
And so we'l sit
By'th'fire, foretelling snow and slit,
And weather by our aches, grown
Now old enough to be our own

True Calenders, as Pusses eare
Washt o're, to tell what change is neare :
Then to asswage
The gripings of the chine by age ;
I'le call my young
Iulus to sing such a song
I made upon my Julia's brest ;
And of her blush at such a feast.

Then shall he read that flowre of mine
Enclos'd within a christall shrine :
A Primrose next ;
A piece, then of a higher text :
For to beget
In me a more transcendant heate,
Then that insinuating fire,
Which crept into each aged Sire.

When the faire Hellen, from her eyes,
Shot forth her loving Sorceries :
At which I'le reare
Mine aged limbs above my chaire ;
And hearing it,
Flutter and crow, as in a fit
Of fresh concupiscence, and cry,
No lust theres like to Poetry.

Alors l'excès de mon délire
Ranimera des souvenirs :
 Et Dieu sait si
Je revivrai l'ancienne vie !
 Puis larmoyant,
Jouant des cheveux de mon enfant,
C'est à Baucis que j'avouerai
De mon jeune âge les péchés.

A mon cher fils je ferai mettre
(S'il y en a au pommier leste)
 Bûche au foyer
(Ta joie Lare doit partager.)
 L'on remplira
La cruche à bière jusqu'au ras,
Un soupçon d'épice, et ainsi
L'on boira au dieu du logis.

De mes amis viendra le tour
(Qui savent boire avec amour),
 Esprits fougueux
Dont j'ai partagé tous les jeux,
 Qui pourraient bien
Brandir le rameau magicien
Et autour du thyrsé dansant
Pour la poésie faire un ban.

Pour eux et aussi, Wickes, pour toi,
Nous boirons, arborant minois
 De bigarreaux,
Moins frais certes, mais clamant haut
 Notre âme en fête
De grillon ou de jeune bête,
Et nous finirons par nous dire
Que nous venons de rajeunir !

Quand le feu même plus n'aura
Dans sa braise éclat d'yeux de chat,
 Nous veillerons
Pour continuer nos libations
 A tous ces âges
Qui ont consacré mes ouvrages...
Et, l'âtre éteint, irons au lit,
Plus rompus encor que la nuit.

Thus frantick crazie man (God wot)
Ile call to mind things half forgot :
 And oft between,
Repeat the Times that I have seen !
 Thus ripe with tears,
And twisting my Iulus hairs ;
Doting, Ile weep and say (In Truth)
Baucis, these were my sins of youth.

Then next Ile cause my hopefull Lad
(If a wild Apple can be had)
 To crown the Hearth,
(Larr thus conspiring with our mirth)
 Then to infuse
Our browner Ale into the cruse :
Which sweetly spic't, we'l first carouse
Unto the Genius of the house.

Then the next health to friends of mine
(Loving the brave Burgundian wine)
 High sons of Pith,
Whose fortunes I have frolickt with :
 Such as co'd well
Bear up the Magick bough, and spel :
And dancing 'bout the Mystick Thyirse,
Give up the just applause to verse :

To those, and then agen to thee
We'l drink, my Wickes, untill we be
 Plump as the cherry,
Though not so fresh, yet full as merry
 As the crickit ;
The untam'd Heifer, or the Pricket,
Untill our tongues shall tell our ears,
W'are younger by a score of years.

Thus, till we see the fire shine
From th'embers, then the kitlings eyne,
 We'l still sit up,
Sphering about the wassail cup,
To all those times,
Which gave me honour for my Rhimes,
The cole once spent, we'l then to bed,
Farre more then night bewearied.